

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 2

Artikel: La toupéna dé la sorcîré : (conto)
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182206>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ses courses administratives, qu'on remisait dans un local situé sous les salles du château, où l'on voit aujourd'hui les bûchers de l'Etat. Ce véhicule avait de telles dimensions et faisait un tel vacarme lorsqu'il roulait sur le pavé, qu'il était connu de tout le monde, et ne pouvait sortir de sa remise sans être entouré d'une foule de curieux, suivis de tous les enfants de la ville.

La longueur de la berline était encore augmentée par un énorme coffre placé à l'arrière, destiné aux paperasses, au grand sceau de l'Etat et à quelques objets nécessaires aux cérémonies officielles. Sur ce coffre était le banc destiné à deux huissiers, vêtus aux couleurs cantonales.

Le 19 mars, au matin, les treize membres du Conseil d'Etat se réunirent au château pour le départ. La mise de ces messieurs était irréprochable : habit noir, culottes courtes, bas de soie, souliers à boucles, élégant tricorne et queue poudrée. Tous se placèrent à l'aise dans la berline, qui, trainée par quatre chevaux, dont M. Jules Perrin eût été jaloux, partit au galop, en imprimant à ses ressorts gigantesques un mouvement de haut en bas et de bas en haut qui berçait nos voyageurs on ne peut plus agréablement.

Douze chasseurs à cheval, destinés à escorter le prince jusqu'à destination, suivaient à quelque distance.

Nos conseillers s'arrêtèrent à Rolle, à l'auberge de la *Couronne*, où le dîner avait été commandé la veille. L'étape fut longue ; ces messieurs, doués d'un excellent appétit, dinèrent comme des princes en voyage. Le rôti fut attaqué avec beaucoup d'entrain, et de nombreuses bouteilles furent sablées.

L'aubergiste ayant appris, par leur conversation peu dissimulée, le but de leur course, prit la résolution subite de sauver le roi Joseph, dont il était un des admirateurs. Disons en passant que ce prince était très populaire et très aimé dans la contrée ; il avait des habitudes simples, des manières cordiales, un langage affable ; il s'entretenait fréquemment avec nos paysans, ouvrait largement sa bourse à l'indigence, et occupait de nombreux travailleurs. On cite entre autre un trait assez ingénue de sa générosité. Un jardinier convenait avec lui du prix de ses journées. Le prince lui offrit 20 batz ; mais le jardinier, tournant son vieux chapeau de paille dans ses mains, lui dit timidement : « Votre Majesté mettra bien la bouteille... » — Je le veux bien, répondit l'ex-roi en lui frappant sur l'épaule ; mais comme je n'ai point de vin ordinaire, nous ajouterons deux francs par jour pour la bouteille.

Ces quelques détails feront assez comprendre la popularité dont jouissait, à la Côte, le frère de l'empereur, et pourquoi l'aubergiste de la *Couronne* voulut faciliter son évasion.

Pour assurer la réussite de son projet, il prolongea autant que possible le dîner de nos conseillers, leur offrit les meilleurs crûs de la Côte, et fit accompagner la tasse de café d'une bouteille d'eau de cerise qui croupissait depuis douze ans dans son cellier. La conversation s'anima à tel point, que nos

honorables magistrats faillirent oublier le roi Joseph. — Le cocher, qui dégustait un excellent petit blanc, tout en contant fleurette à la cuisinière, n'y songeait pas davantage.

Depuis longtemps déjà, l'aubergiste avait envoyé en toute hâte une estafette au roi Joseph pour le conjurer de partir immédiatement. Il avait ensuite dit à son domestique, le gros Pierre : « *Va vito doutâ l'écrou d'onna ruva dé clia grossa berline, té deri prau porquié.* » Et comme Pierre paraissait hésiter, le maître ajouta d'un ton sévère : « *Va lái té dio !... Té vu féré veire coumeint on reinvèc on gouvernément.* »

En bon et fidèle serviteur, Pierre ôta l'écrou.

Enfin nos conseillers, l'œil brillant, la joue empourprée par un dîner copieux, se décidèrent à se remettre en route.

Le cocher fit claquer son fouet, et la berline partit au galop.

A peine avait-elle laissé derrière elle les dernières maisons de Rolle, que la roue quitta l'essieu ; la berline se coucha sur son flanc gauche, et les treize conseillers d'Etat roulèrent dans le fossé. M. Bergier eut le nez fortement contusionné ; M. Pidou était tombé de tout son poids sur le tricorne de son collègue Muret, qui avait pris des formes fantastiques ; M. Clavel avait le pied sur la cadenette du colonel Sigismond de la Harpe, et les deux huissiers se débattaient dans un buisson d'églantier.

Cette catastrophe ne contribua guère à la rapidité du voyage : quand nos magistrats arrivèrent au château de Prangins, l'oiseau n'était plus au nid.

L. M.

La toupéna dé la sorcîré.

(Conto.)

L'est villie et revillie clia toupéna, et cè que la fabriquâhi n'a pas mè mau ai dints.

Mâ, se vola veyai l'est asse balla qué nâova. L'est grossa, avouè onna balla pansa, quiet : on biau mao-bllo dais z'autros iadzos iô lo bûro ne sé vindai pas on fran et demi la livra coumin ora.

Et poui, l'est bin tienduva : lo dedin couleu bûro couè, et lo défrou musco. Et su cè musco l'ai ant marquâ l'annaïé 1743, que vos fréméra que l'est in loton.

N'est pas l'imbarres, mâ, po onna balla toupéna, l'est onna balla toupéna.

Et se vo l'ohiessai senâ, l'est tot on que la clliote d'ardzin dé Losena.

Ma rièr-rièr-mérè-grand qu'on lai desai Caton, l'avai z'ùa d'onna catalare* que vegnai du paï l'Elsace. Et clia catalare, qu'allavé adé dé draite et dé gautse, fasai on bokenet la sorcîré et on la craignai coumin lo fû.

Adon, on dzo que l'étai vegnaîte din noutron vladzo, l'avai z'u l'aberdze tsi mon villio pérè-grand avouè son tsai et son hourrisquo.

* Marchande ambulante de terre cuite.

Et lo lindéman quand l'a voliu allâ pllie lien, la catalare dese dincé à ma mèré-grand :

« Teni-vai ellia toupena Caton, la vo baillo po voû-
» tra paine, mâ, *tsouhi-vos que lai aussé a dé dâo bûro dedin.* »

Ein desint ellia râison, lé ge lai épeluïvont.... Lé bon. Lai avai dza grand temps que la catalare étais via, que la brava Caton avai adé la toupena din lé man et la sorcire devant lé ge : l'étais tota troblliaié !

Et faut vo deré que din cè temps, lé Bernois, lé sorcî et lé maidzos, sé baillivont lo mot po épouairî lé dzins.

Tant-i-a que ma pourra mèré-grand n'a pas z'u onna bounna nè que le n'aussé boutâ dao bûro din ellia toupena, et que du adon, n'avai rin tant pourre que quand lo mouaijeu * racilliâvé lo fond.

S'est dincé passâ bin dai zannâïés, iô la maison dé mon pèré-grand a bin z'u lé sein-né; tantoû l'étai onna modze que sé dérotsivé su lo coumon; tantoû on caion que lai crêvavé; on autre iadzo la graila que rebiolâvé lé quoquie bokenet dé vegne; mâ l'avion ti dai bon brès et dâo coradzo, et l'amâvion mè travaillî d'on' étâila à l'autra que de sé passâ de bûro.

Et quand la Caton la couminci à s'apersaidré que le cassâvé sé coquié, de se dincé a sfants :

« Vos ai très-ti bon côô, vos faut travailli et » économisa coumin n'in fè. Vos, lé valets, démausia- » vos de bokiets d'ingrebliâo, et vos, lé feliés, dâi » taboussés. Et tant que lo bon Dieu vos baillère » la via, *tsouhi-vos d'avâi adé dâo bûro din la tou- pena.*

A tot cin que iè pu savâi, l'an sédiu cè conset dè père in valet, et s'in sont gros bin trovâ.

Din lé maison io lâi a ôquié, vo sèdé coumin cin va quand sé vint dâi nocés, dâi batzî, dâi z'interréments; à l'abbaï, ài Brandons, ào boun-an; l'est dâi tire-bas, dâi revalle-va dé la metsance. Tot lo dzo faut medzi et bairé, bairé et medzi à remollie-mor, tant qu'on le chinte avoué lo dâi.

L'in faut po ti clliâos trains d'ai brecès, dâi bougnets, dâi gatélets et de la tâtra ! Et cè que sé chint lo mè dé tot cè trafi, lé adé la toupena.....

Et nouâtra villie toupena musca, l'in a oïu dansi, tsantâ et plliorâ ! L'in a oïu dâi risardés et dâi contés de totés sortés dé clliâos que fajon dâi brecès !

L'a pu ein ouré dâi ballés asse bin quand ma mèré-grand, dâo temps dâo villio Napoléon, avâi dâi Français à lodzî, et que faillai lâo bailli ti lé matins dâ-truffés fre cachets !

Tonneire dé Français ; — que desai, — et lo mouaijeu sé plliantâvé grai din lo bûro.

Toparai lo bûro n'a jamè manquâ, pas pî din lé z'annâïés dé granta tchertâ, in sézé et in dise-sat.

Por mè, mè sovigno adé qu'in quaranté-sat, n'avia dozé livré dé bûro dé Brétaye** po passa nouâtre n'hiver.

Et la toupena musca l'est adé tie, tota rovienta, po deré ài z'infants que clliâos que ne sont ne tsé-

* *Lo mouaijeu*, la spatule.

** Bretaye, pâturage communal d'Orion.

ruppés, ne dé crouïa via, arant adé *dâo bûro din la toupena.*

L. C.

Casino-Théâtre. — La représentation de nos *Bons villageois* a attiré une foule considérable. Cette pièce, l'un des grands succès de V. Sardou, nous dépeint les mœurs villageoises avec une frappante vérité; le paysan s'y montre avec toutes ses ambitions, ses jalousies et ses ruses. C'est l'antagonisme de la campagne contre la ville; la lutte sourde, acharnée de l'homme des champs contre le bourgeois. Tout cela est semé de scènes charmantes, de situations palpitantes d'intérêt, où le comique et le dramatique, alternant sans cesse, rendent l'interprétation de cette œuvre très difficile. Elle est une de celles dont la représentation nous a fait le mieux apprécier les talents et la variété des aptitudes de nos artistes, qui se sont acquittés de leur tâche avec un succès complet. — Le plaisir avec lequel on a accueilli nos *Bons villageois* ne laisse aucun doute sur le genre de pièces qu'il faut aux Lausannois; aussi la direction, qui l'a parfaitement compris, nous promet une nouvelle série de représentations qui ne seront pas moins goûtées.

Le bon vieux pasteur de M*** procédait l'autre jour à la cérémonie d'un mariage. Après la prière liturgique, il adressa, suivant l'usage, quelques pieuses exhortations aux jeunes époux, qui semblaient l'écouter avec l'air d'innocents enfants. « L'homme a ses défauts, leur disait-il, la femme en a beaucoup; supportez-vous mutuellement, et si vous avez des enfants,... comme apparence il y a,... sachez leur donner l'exemple des vertus chrétiennes, etc., etc. »

Un restaurateur, propriétaire de l'hôtel de l'*Aurore* à X..., vient de pousser la réclame à ses dernières limites; appliquant la Bible à son commerce, il termine ainsi une annonce publiée dans plusieurs journaux :

« — Et Joseph pleura et dit à ses frères :
» — Mon père vit-il toujours ?
» — Et ses frères lui répondirent :
» — Certainement, et il se porte bien, car il déjeune et dine tous les jours à l'hôtel de l'*Aurore*.

L'amitié des jeunes filles.

IV

— Un moment, s'écria Alvine, distinguons. Ce que vous aimez en lui, c'est sa libéralité, rien de plus. Evidemment, Alvine était jalouse. Quant à Lisbeth, elle se contenta d'approuver, d'un geste muet, ce que celle-ci venait de dire.

— Cette main, répondit Léonie, ne sera pas moins libérale pour vous, et, dès que je serai l'épouse de Milo, vous coulerez l'une et l'autre des jours plus heureux.

A l'ouïe de ces paroles, les yeux de Lisbeth brillèrent, et elle adressa un geste de remerciement à sa généreuse amie.

Alvine, au contraire, baissa les yeux en soupirant et déclara que ce qu'elle désirait le plus ardemment était le retour de